



albertine meunier

# My Google Search History

Jan 07, 2011 . Nov 06, 2006

Postfaces

de Margherita Balzerani, Milad Doueïhi,  
Étienne Gatti, Julien Levesque, Annick Rivoire





## Postfaces

*L'empreinte des désirs d'Albertine Meunier*  
Margherita Balzerani

*Albertine, notre Avatar*  
Milad Doueïhi

*Le temps retrouvé*  
Étienne Gatti

*Donner ses données, reprendre c'est voler ?*  
Julien Levesque

*Comment Albertine a "obfusqué" Google*  
Annick Rivoire



*On se rappelle de nous à travers les traces que nous laissons.<sup>1</sup>*

## L’empreinte des désirs d’Albertine Meunier *Margherita Balzerani*

*Le Temps passe, et peu à peu tout ce qu’on disait  
par mensonge devient vrai.<sup>2</sup>*

Entre chagrin et oublié,  
le désir prend forme dans un portrait

6 novembre, 2006. Albertine Meunier est «+ ou - Catherine Ramus, une artiste pas nette.» Albertine est le plus de ce moins de Catherine.

Grâce à ses voyages immobiles à travers le réseau, Albertine «toujours pas disparue», part à la recherche incessante du temps perdu de Catherine. Catherine Ramus est une fugitive, dont Albertine Meunier cherche ce qu’il lui manque. Chaque jour, comme une Parque elle tisse par le biais de la machine une couverture sous forme d’une histoire cadennassée. Albertine Meunier a des désirs. Le désir, propre à l’humain, reste inassouvi. Le désir est la recherche de ce qui manque, ce vide à combler en permanence et jamais satisfait. Les mots composent l’histoire des désirs d’Albertine. Albertine est un fleuve, une rivière de mots.

*My Google Search History* est une œuvre qui se compose des recherches d’Albertine Meunier dans *Google* depuis le 6 novembre 2006 et jusqu’au 7 janvier 2011. *Google* devient un réceptacle permettant d’entreposer ses souvenirs et de les consulter ultérieurement. C’est un lieu de mémoire, un palimpseste, l’expression d’une sédimentation de soi, où le moi se dissout, se noue, se met à nu.





*My Google Search History* est un acte silencieux de désobéissance contre la disparition. À l'instar d'un autoportrait, l'œuvre représente l'artiste comme une identité qui n'est pas donnée mais qui se déploie sous forme d'un processus cumulatif. Dans une lecture du web sémantique, les mots ou les choses cherchées forment des *empreintes mémoire*, des traces qui se succèdent et s'entremêlent dans une temporalité persistante, une cadence systémique, et qui composent l'histoire. Un *flash back* temporel, un cinéma de la mémoire qui se déroule au gré des micro-événements de la vie de l'artiste. Dans *My Google Search History*, Albertine Meunier se donne à travers ses données, par une appropriation d'une identité narrative au sein d'un espace partagé. Le désir s'enrobe des mots. La substance mouvante du désir, à la fois liquide et gazeuse, est contenue dans une identité constamment mise à jour, au caractère provisoire, modulable à l'infini. Albertine Meunier est une identité fluide.

«L'identité se présente à nous comme quelque chose à inventer plutôt qu'à découvrir, comme un horizon de pensée, fabriquée de toutes pièces ou choisie parmi plusieurs alternatives, et pour laquelle il faut se battre, qu'il faut protéger. Or si nous voulons reporter ce combat, il faut venir à bout de cette dimension précaire et à jamais inachevée»<sup>3</sup>.

Initier une recherche c'est être vivant, ne pas cesser d'exister. Albertine Meunier laisse des traces derrière elle, une succession sans rupture comme une trame ininterrompue des souvenirs. Albertine se retrouve, se manifeste dans une épiphanie numérique sous forme de mots et si «les identités sont faites pour être endossées et exhibées, mais non pas conservées» au-dessous du désordre du monde, elle surgit et tisse une couette où se loger.



*Parfois je le heurtais dans les rues obscures du sommeil.*<sup>4</sup>

L'*opera infaticabile* d'Albertine Meunier.  
De l'éternel retour au mouvement à la vie

*My Google Search History* est une œuvre qui s'inscrit dans la mouvance des dernières créations d'Albertine Meunier : l'*Angelino* (2009), *Around the world. Je martelais sans cesse*, (2009), *À petits pas vers l'Annonciation*, (2010) qui sont liées à une dynamique circulaire. La figure de l'*ouroboros* en demeure à l'origine, le serpent qui se mord la queue représentant la mécanique humaine du cycle de la vie. Ces œuvres tout comme *My Google Search History* engendrent une répétition obsessionnelle qui se déploie en boucle avec la temporalité d'un *moto perpetuo*. Albertine Meunier «tourne en rond», cherche sans cesse, produit une *opera infaticabile*, une œuvre infatigable, qui se répète à l'infini et qui n'est jamais assouvie. Son historique se met en scène comme un cadavre exquis sur le web. Il est le fruit d'une activité oisive, un remède à l'ennui, une activité qui couvre la vie.

Comme le dit Pessoa pour l'écriture: «L'ennui du constamment nouveau, l'ennui de découvrir sous la différence des choses et des idées, la permanente identité de tout, l'éternelle concordance de la vie avec elle-même, la stagnation de tout ce que je vis, au premier mouvement tout s'efface»<sup>5</sup>, l'œuvre d'art est alors un remède contre ennui d'exister. *My Google Search History* en ligne est alors peut-être un moyen pour se battre contre l'usure du temps, puisqu'il rythme le temps qui passe par la trace sur le web. *My Google Search History* présente un fond noir, minimal et macabre sur lequel les recherches d'Albertine Meunier se déploient sous forme de mots et se succèdent à l'instar d'un manège.



Un rappel au *Carré noir* (1915) de Kasimir Malevitch affirmant déjà dans sa quête de l'absolu, une peinture de pure sensation, qui par une posture iconoclaste faisait référence à une vision globale du monde et à la pure jouissance de l'immatériel.

Dans *My Google Search History* en ligne, une voix de synthèse informatique, sans emphase et déshumanisée, lit comme une litanie religieuse les mots qui se succèdent sur fond noir avec un rythme rapidement envoûtant. Cette redondance rappelle le pouvoir d'hypnose de la répétition, exploré dans les premiers pas du cinéma expérimental du *Anemic Cinéma* (1926) de Marcel Duchamp, grâce auquel il annonçait ironiquement «la peinture est morte, qui pourra faire mieux que cette hélice ?»

Albertine Meunier ex-pose dans *My Google Search History* sa question existentielle au dieu *Google*. Sur ce portail supposé omniscient, les «mots-clés» essayés représentent les tentatives actualisées d'Albertine d'accéder à l'Énigme, à cette réalité qui échappe toujours parce qu'ayant déjà eu lieu : l'origine de l'artiste même.

*Maintenant Albertine, lâchée de nouveau avait repris son vol.*<sup>6</sup>

## Une œuvre enlacée entre les caprices du hasard et l'ennui d'exister

7 janvier, 2011. *My Google Search History*, une histoire enlacée entre les caprices du hasard et l'ennui d'exister, répond à la dynamique propre de toute œuvre sur le réseau, le *random access*, le hasard contrôlé, la maîtrise de l'inconnu. L'œuvre termine sur la dernière recherche en date effectuée par l'artiste *c'est quoi google j'ai de la chance ?* De nos jours *Google* prend la place de Dieu, du sujet supposé tout savoir. Si comme le dit Ariel Kyrrou, «*Google* est internet. Or internet devient le cerveau de la planète. Devient notre monde»<sup>7</sup>,



*Google* demeure comme «l'acteur le plus fort et le plus symbolique d'un nouvel âge du capitalisme, basé non plus sur l'accumulation du capital comme des produits ou des services, mais sur la diffusion de l'information et les multiples usage de la connaissance».<sup>8</sup>

L'œuvre *My Google Search History* montre alors un acte de résistance, une réponse à l'avancée d'un capitalisme cognitif qui gère nos nouvelles vies gouvernées. *My Google Search History* s'inscrit dans cette nouvelle ère de l'informatique ubiquitaire préconisée par Adam Greenfield, celle d'un internet pervasif et du «moi everywhere».

Cet avancement incassable du progrès montre que dans *My Google Search History*, comme dans toute autre œuvre d'art, « il y a [...] un endroit où celui qui est plongé en elle est comme caressé par un souffle de vent qui annonce la venue du matin. Il en résulte que l'art, qu'on a souvent considéré comme dénué de tout rapport avec le progrès, peut servir à la définition véritable de celui-ci. Le progrès ne se situe pas dans la continuité du processus temporel mais dans ses intermit- tences, là où quelque chose d'authentiquement nouveau se fait sentir pour la première fois avec la sérénité d'un nouveau matin.»<sup>9</sup>

Albertine Meunier est « + ou - Catherine Ramus », c'est un nom d'emprunt, une identité numérique, une histoire.

<sup>1</sup> Walter Benjamin, *Aesthetics and politics*.

<sup>2 / 4 / 6</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*.

<sup>3</sup> Zygmunt Bauman, *Identité*, Editions L'Herne, Paris 2010. p. 25-26.

<sup>5</sup> F.Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*, Christian Bourgeois Editions, 1988.

<sup>7 / 8</sup> Ariel Kyrrou, *Google God. Big Brother n'existe pas, il est partout*. Éditions Inculte Essais. Paris 2010. p.14.

<sup>9</sup> Walter Benjamin, *Le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, P.459









## Albertine, notre Avatar *Milad Doueïhi*

Technique et poésie entretiennent des rapports souvent insoupçonnés. Depuis la rencontre dite fortuite entre Machine à Coudre et Parapluie, la marche du progrès ne cesse d'avancer vers cette singularité tant désirée par les grands rêveurs de notre temps, une sorte de convergence éloquente, tissée, en partie, avec des mots circulant librement, dans des contextes inédits. Ce détachement, né de la convergence éloquente de la machine incarnée et du désir humain de chercher, de trouver et de croire comprendre, a porté, dans ses premiers débuts d'autres noms : écriture automatique, hasard objectif, etc. Peu importe. Depuis quelques années maintenant cette réalité s'est banalisée. Nous vivons presque tous en compagnie d'un monstre de lecture, d'un fanatique des archives et d'un obsédé de la complétude, un certain dénommé Google. Si son nom est un geste vers l'infini mathématique qui a inspiré ses fondateurs, un infini qui ne cesse de rassembler les miettes dispersées des traces de notre quotidien, sa réalité est celle de l'Index, de ses pouvoirs, ses limitations et surtout ses particularités.

Dans sa manie de l'absolu, Google se veut historien. Un peu à la manière des anciens. Ainsi, il offre à ses fidèles, comme un guide aux égarés. Un outil qui permet de préserver son histoire, la retrouver, la visualiser et même la reproduire. Dans notre empire personnel, fidèlement préservé par ce dieu caché de notre existence numérique, Google partage ses pouvoirs avec ses humbles serviteurs (car n'oublions pas que malgré les apparences nous ne sommes que des objets, des sujets de ce grand maître de la ruse et de la dissimulation) leur offrant la possibilité de lire leur biographie numérique telle qu'elle est perçue par le magnanime moteur de





recherche. Un exemple, Albertine Meunier. Cette victime à l'autel de l'expérimentation poético-scientifique, ose offrir au grand public un regard sur son histoire privée et bien précise (les dates sont là pour nous le rappeler, et l'Anglais pour nous indiquer qu'on est toujours chez Google). Curieusement, cette vie rendue publique se termine au lendemain du Nouvel An 2011. On est en droit de se demander pourquoi pas la fin de l'année ? Est-ce un choix significatif, ou bien tout simplement le résultat de l'indifférence, ou même de la paresse de cette assidue de l'Index ? Le 6 novembre, il me semble, est un anniversaire qui reste un peu mystérieux mais qui guide les lecteurs à venir des archives personnelles telles qu'elles se présentent au regard averti des lecteurs d'une autobiographie d'un nouveau genre.

On voit tout de suite qu'Albertine voyage, entre les deux côtes des États-Unis. Ce parcours de l'espace américain est nommé « L'art au temps des appareils », car, on l'aura bien compris, les appareils n'aiment pas voyager. Ils ne font que prétendre et grâce à leur pouvoir de téléportation, retrouvent facilement les lieux et les temps, les espaces divers et les dates différentes. En réalité, c'est le propre de l'Index : donner une illusion de continuité, de cohérence et de pertinence, à des variables souvent autonomes et qui ne retrouvent leur signification que grâce à cette créature qui compose quelques lettres, quelques mots pour chercher et espérer trouver. Notre Albertine, esprit on ne peut plus aventureux, a le courage de faire face aux surprises les plus inespérées: un walter benjamin «de main en main» côtoyant «gambit». Un peu plus loin, le lecteur découvre avec grand bonheur que « mon avatar n'est pas un gringalet ». Il est rassuré, surtout que nos avatars sont de plus en plus inséparables de nous, de nos présences et de nos traces. On est même autorisé à se demander : est-ce Albertine ou son Avatar qui est l'auteur de ce pamphlet égoïste ? Un Stendhal contemporain qui se promène non plus dans sa ville



natale Grenoble avec ses fantaisies d'enfance et de jeunesse, mais dans la liberté autorisée par les coordonnées de géolocalisation souvent, subrepticement, insérées dans l'historique de ses recherches ?

On le voit aussi, ce mystérieux et tout puissant Avatar, dans la malice de certaines de ces grimaces. Ainsi, il se permet de se demander si vraiment « Google est-il gogole ? » (on cherche partout Nikolai car on sait bien que le moteur de recherche est souple quand il est question d'une ou deux lettres de l'alphabet). Il se moque de son milieu. C'est un rebelle, un révolté qui veut nous dire, nous lecteurs, que la vie est belle mais aussi qu'elle est soumise aux contraintes puissantes des outils et des plateformes numériques. En effet, *Life is sweet* (mais seulement pour les élus), mais elle est bien aussi *stweet*. Ou bien je me trompe, et il ne s'agit que d'une erreur ? Une simple faute de frappe ? Car *street* et *stweet* sont tellement proches qu'il faut, pour résoudre l'énigme, se fier à Google lui-même, qui va décider, selon l'histoire secrète d'Albertine, s'il vaut mieux lui offrir Google Street au lieu de Tweet (qui est quand même un rival de notre cher Index). Rien ne permet de le savoir puisque Monsieur Google ne se livre point. On ne peut qu'espérer que ces choix soient motivés par les principes du bien commun et de la pertinence personnalisée.

Le lecteur doit aussi comprendre, s'il est patient, qu'il faut lire et relire, dans le désordre absolu, le texte. Les titres des soi-disant chapitres ne sont qu'un leurre, un piège. Albertine cherche à se cacher derrière la vie publique de son Avatar et son Avatar ne fait que lui rendre service. Comment expliquer autrement ces « 12 secondes dans la matrice », ou bien « Ni là ni ici » ? Mais, pour nous pauvres mortels, la tentation est naturelle. « En zoomant sur le nuage, je suis tombée ». La chute est bien là: elle attend tout internaute aujourd'hui. Le nuage est bien sûr le *Cloud computing* avant la lettre (si on



admet les dates fournies par notre bienveillant Avatar qui d'ailleurs n'oublie pas de nous promettre de la bonne nourriture comme récompense [choucroute, pour les curieux]). Mais le nuage est aussi cette figure porteuse de changement: l'avatar devient Albertine et Albertine se mute en son avatar. Les différences disparaissent et l'histoire préservée par Google se transforme en description, inversée, de cette nouvelle réalité. la description n'est qu'un cas particulier de l'énumération, et l'Index cherche à nous convaincre que ses listes sont de vraies descriptions, de nous-mêmes comme de notre monde. Albertine et son Avatar sont donc nos guides sur le chemin numérique de Damas. Albertine, notre avatar.





## Le temps réapproprié

### *Étienne Gatti*

Réunir tout son historique de recherches dans un livre, forme emblématique de la culture savante, voilà a priori une entreprise qui réunit tous les aspects d'un égocentrisme exacerbé. Une sorte d'autobiographie en *logs* de recherches emplies d'anecdotes numériques qu'on se délecte, un peu par voyeurisme, de découvrir. À la lecture de *My Google Search History*, on pourrait croire à l'anecdote, on voudrait y croire, y lire le cheminement d'une pensée. De la même manière qu'on s'illusionne de voir dans les nuages des formes physiques connues, on aimerait déceler dans ses requêtes Google les méandres de la pensée d'Albertine ou du moins, des traces de son quotidien. Néanmoins, cet ensemble n'est ni lu ou relu par son auteur, encore moins organisé ou structuré. Il n'y a aucune sublimation du vécu dans cette succession de dates et de mots-clés, aucune intentionnalité autre que leur accumulation. L'œuvre s'interpénètre avec la vie d'Albertine mais elle reste simultanée ; elle ne témoigne pas de sa vie et ne fait même pas la preuve de l'existence de son créateur. Elle est simplement cette matière brute qui ne permet pas de constituer une biographie et ne peut être le support d'une histoire, si ce n'est celle qu'on veut se raconter.

Nous sommes ici très loin des utopies transhumanistes de *e-memory* en voie de réalisation avec des projets comme *MyLifeBits* de Gordon Bell. *My Google Search History* n'a pas d'utilité et bouscule notre habitude selon laquelle la technologie doit nécessairement en avoir une. En effet, même si l'on peut prêter une forme de militantisme à la version numérique du projet qui conduit Google à référencer et à proposer dans ses résultats des historiques de recherches, ce projet ne sert pas son utilisateur. Sa finalité va au-delà d'un pied de nez



à la surveillance du serpent de mer Google qui en vient à se manger la queue.

La non-relecture et la non-intervention sur le corpus des recherches donne à cette accumulation le caractère irréversible d'un temps de vie, non pas le temps absolu indépendant du système étudié invalidé par la relativité générale et la mécanique quantique, mais le temps tel que nous le percevons réellement. *My Google Search History* exprime le temps d'une *Société de la requête*<sup>1</sup> où la rapidité du flux d'informations accélère notre perception du temps. Le flux est ici matérialisé comme dans *l'Angelino* d'Albertine – une sculpture pervasive constituée d'une boîte à musique qui s'actionne et met en mouvement une danseuse lorsque que le mot « ange » est *twitté*. Au-delà du flux, c'est le temps qui est représenté, rendu palpable et appréhendable, a fortiori dans sa forme livresque qui fait masse et exprime matériellement la durée, ce qu'un ascenseur d'une page web n'incarne pas. La proposition d'Albertine – en somme une mesure subjective du temps dont l'unité est l'acte de recherche – révèle notre société en envisageant le temps relativement à l'information.

On pourrait voir une parenté entre la volonté d'Albertine de ne pas consulter ses historiques de peur de modifier sa pratique et ce que Roman Opalka affirme à propos de ses peintures de nombres qui se recouvrent jusqu'à disparaître : « *pour la cohérence de ma démarche rien ne doit être modifié consciemment* »<sup>2</sup>. Dans ces deux démarches la recherche d'objectivité à partir d'une subjectivité brute inévitable tend vers une forme d'absolu et confère à leur travail un caractère universel. Si *My Google Search History* est pour Albertine un outil de repossession de ses recherches et un moyen pour « s'extraire de ce gouffre envahi par les données, les autres, le temps »<sup>3</sup>, c'est aussi une invitation pour le regardeur/lecteur à l'accompagner dans cette entreprise. En effet, la suppression



des résultats ou plutôt la seule présence des requêtes nous oblige à naviguer de l'une d'entre elles à une autre, tout en restant coupé de la réponse. On ne peut y réinvestir du sens que par notre propre réflexion, notre rêverie alors même que selon Geert Lovink dans notre *Société de la requête* « nous ne disposons tout simplement pas assez de temps pour nous promener comme un flâneur »<sup>4</sup>. Par l'absence de cette « prothèse » que sont les résultats aux recherches Google, nous sommes joyeusement contraints à une sérendipité intérieure, autrement dit, à se réapproprier le temps, notre temps, celui qui existe indépendamment de toute requête ou flux d'informations.

<sup>1</sup> Geert Lovink, *La société de la requête et la Googlisation de nos vies* initialement publié en 2008 en allemand dans la revue *Lettre Internationale* sous le titre *Fragen oder Googeln. Gegen Informationsüberflutung hilft nur eine kreative Netzkultur*. Traduit en français depuis l'anglais par Hubert Guillaud en décembre 2009 sur [internetactu.net](http://internetactu.net)

<sup>2</sup> Roman Opalka, *Rencontre par la séparation*, 1991

<sup>3</sup> Entretien avec Albertine Meunier le 4 décembre 2010

<sup>4</sup> Geert Lovink, *Op cit.*







## Donner ses données, reprendre c'est voler ? *Julien Levesque*

Qui remarque la petite case *history* cochée par défaut sur son compte *Google* ? Cette option enregistre la date, l'heure et l'ensemble des recherches par mots-clés dans le moteur de recherche. Présente de façon discrète, peu de gens la remarquent ou s'en soucient. Pourtant, elle compte, accumule et dresse une liste des moindres sollicitations de chacun. Ces informations réunies, mises bout à bout dessinent le portrait des déambulations sur le web. Elles tracent comme les lignes de vie des existences virtuelles à la recherche de...

albertine meunier sur internet est une exploratrice du web pas comme les autres. Adeptes du moteur de recherche *Google*, albertine publie dans *My Google Search History*, depuis quatre ans et sur le principe de l'accumulation, une liste exhaustive de ses recherches classées par dates. Archivées et publiées, les recherches sémantiques d'albertine évoquent les cheminements d'une histoire du web très personnelle. Cet amas de mots compose comme un autoportrait, une figure verbale qui révèle ses obsessions quotidiennes, sa façon de penser. Nous sommes alors projetés à la place d'albertine qui tape sans cesse ce qui lui passe par la tête.

Redondances, boucles, acharnement, autant de formes de requêtes par mot-clés qu'albertine collectionne dans *My Google Search History*. Cette chronologie psychique de mots révèle l'humeur et les attentes d'un moment passé, d'un temps « réel » cristallisé.

Devenu un outil de référence, le mot *Google* est un verbe employé pour désigner l'acte de chercher via internet. Comme des automates : je, tu, il, nous, vous, ils « *google* ».



Associations d'idées, désirs de réponses compulsives, tout va vite, toujours plus vite. Chacun possède une histoire du web personnelle qui dessine sa vie privée passée à chercher, à travailler ou se distraire. Tous ces mots envoyés, interrogés, sont comme des chemins empruntés pour atteindre les désirs.

Dans *My Google Search History* un paradoxe temporel est à l'œuvre. Le temps de l'internet et de façon plus générale celui de l'interactivité informatique est celui de l'immédiateté, du temps réel. Il est également celui de l'éphémère. Sur internet, on cherche une réponse dans un laps de temps le plus court possible (cf. le temps que met la requête pour être affichée = environ 6 580 résultats 0,17 secondes) pour passer au plus vite à une autre idée. Ici, albertine opère un renversement en publiant les archives de ses recherches. Elle propose de prendre son temps, une rétrospective/introspective de son parcours du web à elle. Ce reflet d'un temps passé à « surfer », l'histoire de sa « double vie » en ligne : la net artiste à contrepied dévoile ses parcours sur la toile et chacun finit par mieux savoir qui elle est.

Dans l'œuvre plus ancienne datant de 2003, *Counter Googling*, c'est la vie privée qui était devenue publique et planétaire. albertine meunier faisait le constat d'une identité numérique qui se répandait à l'échelle mondiale. Le *Counter Googling* proposait des portraits et autoportraits lavables en machine, pour savoir qui est qui sur internet. Elle pointait du doigt deux tendances récurrentes aujourd'hui : celle de *googler* une personne pour la connaître, mais aussi celle de cacher son identité en ligne derrière un pseudonyme.

Avançant masquée, albertine comme Catherine se préservent un peu de la réalité. L'une et l'autre forment la paire qui les relie toutes deux au monde, un monde, un seul composé de plusieurs espaces, celui de toutes les existences.



albertine régulièrement opère manuellement sa récupération de données personnelles, elle écope petit à petit ses données pour les réinsérer publiquement sur le web. De son côté, *Google*, qui enregistre depuis longtemps toutes les explorations quotidiennes, scanne les *e-mails*, mémorise les moindres déplacements numériques, a lancé un projet sous le nom ambitieux de *Data Liberation Front* (*Front de libération des données*). Poing levé sur fond rouge, il ne manque plus que la faucille à *Google*, qui cherche ici à signifier une petite ouverture révolutionnaire qu'albertine n'a pas attendue pour mener à bien son projet. Comme pour se donner bonne conscience auprès de millions d'utilisateurs, ce projet montre aux internautes qui le souhaitent comment récupérer et utiliser une partie (limitée dans le temps) de leurs données personnelles dispersées sur le web. Si de nombreux internautes publiaient comme albertine leurs données au grand jour, ils provoqueraient certainement un court-circuit sémantique dans le moteur de recherche. Une vraie *data révolution* dans le monde de l'internet à la senteur jasmin.

À l'heure où la question de l'identité numérique devient obsédante, les mots tapés dans la barre de recherche *Google* d'albertine permettent de prendre conscience des actions sur internet et de résister à l'hypermnésie du réseau.

Conserver les échanges et les souvenirs des recherches sur *Google* est un moyen de nous rappeler qui nous sommes et vers où nous tentons d'aller à un moment précis. Avec *My Google Search History*, albertine meunier révèle avec poésie un peu des histoires de nos vies passées sur les écrans.





## Comment Albertine a « obfusqué » Google ? *Annick Rivoire*

Jouons un peu avec *Google*. Après tout, comme Cory Doctorow l'écrivait en 2007, nous sommes déjà tous « engooglés » : « – Tu es en mode *Google-surveillance*. Toute ta vie, tu auras constamment quelqu'un qui surveillera par dessus ton épaule. Tu la connais, leur profession de foi, non ? “Organiser toute l'information du monde.” Toute l'information. Donne-leur cinq ans et ils sauront combien d'étrons flottaient dans ta cuvette avant d'avoir tiré la chasse. Rajoute au tableau une suspicion automatique pour toute personne qui colle au portrait statistique du méchant et te voilà...

– *Engooglé*.

– *Complètement, approuva-t-elle de la tête.* »<sup>1</sup>

Le fait est que l'engooglisation du monde n'est pas une fiction. Un seul chiffre pour s'en convaincre : Google s'est octroyé 90,8 % des requêtes effectuées en ligne en France en 2010<sup>2</sup>. Du sérieux. Voilà déjà un moment que le moteur américain mène la danse du Net, grâce à ses algorithmes jalousement gardés secrets. Avec pour « *mission d'organiser les informations à l'échelle mondiale* »<sup>3</sup>. Rien moins. Il faut dire que *Google* n'est pas vraiment une entreprise comme les autres. Le premier moteur de recherche sur internet fournit des services innovants et des logiciels bluffants (*Google Earth*, *Google Street View*, *Gmail*, *Android*...) en grignotant chaque jour un peu plus de nos données privées. En indexant l'information à l'échelle du monde, *Google* aspire également les nôtres, depuis nos contacts privés jusqu'aux requêtes que nous avons effectuées en ligne...

C'est cette fonctionnalité, l'historique des recherches (en anglais *Google Search History*), qu'Albertine a retournée comme un gant. De cette potentielle atteinte à sa vie numé-



rique privée, elle fait depuis 2006 une sorte de journal extime. Lus par une voix de synthèse bien française (ah les accents anglais synthétiques...), les mots et grappes de mots de ses recherches défilent sur l'internet dans une litanie automatisée, sorte de petite musique de ses trajets et navigations numériques. Quand certains se plaignent d'être mis à nu par l'implacable efficacité de *Google*, quand d'autres protestent de ce froid déshabillage des méandres de nos pérégrinations *online*, Albertine, elle, en joue. Y puise la matière d'un auto-portrait numérique. Par cette forme semi-mécanisée (la voix de synthèse, la compilation brute des recherches), elle déjoue toute idée même de surveillance. D'où l'hypothèse formulée dans l'intitulé de ce texte d'une « obfuscation joyeuse », et, partant, résolument transgressive.

L'obfuscation est un bien vilain mot, mais un bien joli moyen d'échapper à la société de surveillance, qui consiste à noyer de vraies informations (celles que vous voudriez protéger) sous un tas de données. C'est utile pour les post-adolescents en recherche d'emploi qui aimeraient faire disparaître les photos compromettantes de leur première cuite en boîte de nuit. C'est bienvenu pour tous ceux que dérange l'idée qu'une entreprise privée engrange et cumule tout un tas d'informations sur nos allées et venues (on sait précisément que le 30 octobre 2010, par exemple, Albertine a cherché à savoir comment aller du 3 rue Pétion, 75011 Paris, à la rue Saint-Sabin, 75011 Paris). *TrackMeNot* (TMN) a été l'une des premières ripostes logicielles à la toute-puissance de *Google*<sup>4</sup>. En 2006, Daniel C. Howe et Helen Nissenbaum, deux chercheurs à l'université de New York, proposent cette extension pour Firefox (aujourd'hui disponible pour Chrome) qui envoie de fausses requêtes aux principaux moteurs de recherche, noyant les vraies dans un nuage de données. « L'idée que les requêtes sont systématiquement enregistrées et sauvegardées par des entreprises comme AOL, Yahoo !, Google, etc., et qu'elles pourraient même être délivrées à des tiers nous dérange »,



expliquent-ils. Près de 350 000 téléchargements plus tard, ces justiciers codeurs rappellent qu'ils « préféreraient un monde dans lequel TMN ne serait pas nécessaire ». Nommé d'après le titre de la nouvelle de Doctorow, *Scroogle* quant à lui utilise un serveur intermédiaire (un proxy) pour transmettre les requêtes à *Google*<sup>5</sup>. Une autre manière d'échapper à la surveillance.

Face à ces attaques en règle, *Google* s'est défendu : « Nous sommes les meilleurs élèves de la classe », déclarait Peter Fleisher, le responsable mondial de la protection des données chez *Google*, au journal *Le Monde* en 2008<sup>6</sup>, à propos de la politique de conservation des journaux de serveur générés par les recherches en ligne... Avec sa petite mélodie de synthèse, Albertine Meunier ne fait pas de politique, ne lutte pas contre le grand méchant *Google*, ne donne pas de leçon de « *privacy* » au monde. Mais avec son air de ne pas y toucher, elle déroule le fil d'une obfuscation festive, ludique, impertinente et drôle. Jouons un peu avec *Google*... grâce à Albertine.

<sup>1</sup> *Scroogled*, une nouvelle publiée dans le magazine Radar en septembre 2007 qui fait l'objet de multiples traductions en ligne (<http://craphound.com/?p=1902>).  
Version française : <http://cfeditions.com/scroogled/>

<sup>2</sup> Selon le premier baromètre sur les tendances et usages du Web en France réalisé par AT Internet pour *Les Echos*.

<sup>3</sup> <http://www.google.com/intl/fr/corporate/>

<sup>4</sup> <http://cs.nyu.edu/trackmenot/>

<sup>5</sup> *Scroogle* a été développé par un activiste de la première heure, Daniel Brandt, qui avait lancé *Google Watch* comme un observatoire des atteintes du moteur de recherche en matière de respect de la vie privée.

<sup>6</sup> *Peut-on tout confier à Google ?* Une enquête de Stéphane Foucart de novembre 2008 : [http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/11/14/peut-on-tout-confier-a-google\\_1118856\\_1004868.html](http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/11/14/peut-on-tout-confier-a-google_1118856_1004868.html)